Y'a toujours de l'altérité, c'est de structure.

par Thierry Van de Wijngaert

Dans ma réflexion tout au long de ces deux années, j'ai privilégié le terme de « passion » à ceux d'émotion et d'affect. Ce faisant, j'ai suivi Éric Laurent[1] qui nous indique l'intérêt de déconstruire le terme d'affect dès lors qu'il tend à être opposé à celui de pensée ou de représentation. C'était l'abord proposé par Freud. La mise en avant du mot « passion » par Lacan est une manière d'insister sur leur nouage. Il n'y a pas d'affect sans pensée et vice-versa. Ce clivage entre le cognitif et l'affectivité persiste en psychologie.

Seconde indication d'Éric Laurent[2], il différencie les passions de l'être et les passions de l'âme. Je me suis particulièrement intéressé aux premières dites aussi passions du manque-à-être, qu'il nomme dans ce texte : l'amour, la haine et l'indifférence. J'ai parcouru les textes à partir de cette idée que le sujet tente de trouver chez l'autre le moyen de répondre à ce manque d'être.

Deuxième référence, dans un édito consacré à la haine, Anaëlle Lebovitz écrit : « *S'il est vrai que la haine de l'autre en passe par la haine de soi, soulignons que cette haine de soi en passe d'abord par le rejet de cette intime Altérité* »[3]. Comprenons par là que pour les êtres parlants et parlés que nous sommes, l'altérité nous habite en même temps qu'elle nous échappe. L'intime altérité indique ce point qui en nous, reste indicible. Ce réel nous dérange plus ou moins souvent… un peu, beaucoup, énormément, à la folie ! C'est cette altérité qui fonde le manque-à-être impossible à résorber que je viens d'évoquer.

Donc, l'« altérité » renvoie à « ce qui est radicalement autre » qui existe en amont d'une chose ou d'une personne bien localisée, bien identifiée. L'intime altérité ouvre à l'étrangeté diffuse, au non localisable que l'angoisse signale. L'angoisse est dite par Lacan « l'affect qui ne trompe pas », justement parce que celui qui l'éprouve est en contact avec cette dérangeante altérité sans le voile défensif d'une nomination, d'une localisation.
Quand le sujet identifie ce qui le trouble, « ce ou celui » qui l'insupporte, on entre déjà dans le registre de la défense.[4] Du point de vue du sujet qui tente de s'y retrouver dans le monde, l'intime altérité est une facette de ce que Lacan appelle le réel comme ce qui fait effraction dans ce qui nous sert de boussole.

En choisissant cette approche, j'ai dû laisser de côté la présentation les trouvailles de patients et des intervenants pour tempérer les excès mortifères des passions.

---

[1] Éric Laurent, Les objets de la passion *in Accès,* n°5, juin 2013
[2] *idem*
[3] Anaëlle Lebovits – Quenehen, Retour vers la haine, *in Le diable probablement*, n°11, pp. 4-7
[4] La phobie est à cet égard une problématique à part puisqu'elle constitue une défense par la localisation de l'horreur – les araignées par exemple –, et y être confronté produit la crise d'angoisse chez l'arachnophobe.

Non Localisation

Dans la série des cas présentés, cette dimension de non-localisation est déduite des moments de crise où la violence s'exerce de façon débridée tant contre les choses que contre les autres et contre soi.

Avec raison, les rédacteurs de ces textes évoquent l'angoisse. C'est le cas de **Clara** qui arrive dans l'institution épinglée comme « sauvage ». C'est aussi le cas de **Nabila**, d'**Émile** en ébullition et de **Mme V**.

Mais cette série se désarticule vite au regard des enjeux explicités par les auteurs. La question de la consistance même du corps est centrale pour 3 d'entre eux.

Pour **Clara**, « *la moindre sensation inhabituelle l'angoisse* ». Mais plus encore, écrivent les intervenants, « *prononcer son prénom la met mal à l'aise … C'est comme si elle rentrait dans une intimité inconfortable* ». S'entendre nommée par son prénom réveille l'altérité débordante chez Clara qui a peu de consistance narcissique.

Nabila « *inhabite son corps* », soulignent nos collègues. Comme chez Clara, c'est l'identification spéculaire aux petits autres qui semble la protéger de l'étrangeté à elle-même.

« Comment faire tenir un corps ? » est aussi un problème présent pour V., mais c'est dans le collage à l'autre fille qu'elle cherche une solution.

Mais avoir un corps ne rassure pas dès lors que le sujet prend la mesure de sa fragilité.

Angoisse et localisation

Au centre de jour, **Cathy** angoisse face au vieillissement, qui fait que l'image du corps n'est pas permanente et que la mort arrivera. Trouvant son point d'appui dans le kaléidoscope d'une série d'images connues, l'arrivée de **S.**, nouvelle intervenante « qui ne la connaît pas », justifie - dit elle - de la gifler. C'est sa façon de chasser l'insoutenable étrangeté.

Vladimir angoisse aussi de se savoir mortel. Étrangement, il tend à faire le mort, à rester dans l'immobilité agressant celle qui voudrait l'en sortir. Il dit que « *quelque chose est bloqué à l'intérieur de son corps* ». L'intime altérité est là, calée. Solution face à laquelle l'équipe ne peut qu'osciller.

Chez **Thibaut**, l'angoisse est massive et non diffuse. Elle vient de partout, de tout ce qui se passe devant lui. Même un simple geste anodin est annonciateur du pire. L'autre méchant qui le hait ne prend pas de consistance identifiable, si ce n'est dans deux souvenirs d'enfance. S'il a un corps, ce n'est que branché sur sa vieille grand-mère qu'il nomme son « tout ».

Amour et haine

Ceci nous ramène au 4e de la première série : **Émile** qui est emprisonné dans son « *Maman ne veut pas* ». C'est aussi exemplaire de la solution de traiter la question du manque à être en ayant une place auprès de l'autre. Être aimé et uniquement par sa mère, rend douloureuse l'ouverture au monde, à son père, à l'institution.

La petite **Laura** fait aussi des crises, mais la haine ne couvre pas l'angoisse. Le travail de jeu avec l'intervenante va mettre en évidence une défense active contre l'Autre féroce qui la ravale.

À l'exception peut-être d'**Anabela** et de son fils **Adriano**, la solution de l'amour dans nos cas ne relève pas de la dynamique désirante. La perte pour Anabela de l'amour de son mari l'attriste profondément, mais ne l'angoisse pas, ne l'affole pas. Pour de nombreux cas que nous allons discuter aujourd'hui, les ratages de l'amour sont plus dramatiques parce qu'ils relèvent de la problématique de la non-séparation. Dans celle-ci, l'intime altérité garde sa prégnance qu'elle soit localisée ou pas, qu'elle reste dans le corps ou qu'elle soit hors corps.

La non-séparation est une façon d'indiquer que le sujet reste encombré de ce réel. C'est ce qui fait qu'ils ne sont jamais loin du passage à l'acte. C'est pourquoi ils nous montrent de fréquents glissements de l'amour à la haine. Notre clinique permet de reconnaître la pertinence du néologisme « hainamoration » forgé par Lacan qui dépasse la distinction entre amour et haine, tout comme la notion d'ambivalence.

Si Thibaut pouvait dire que sa grand-mère était son tout, **Mme I**, a inventé une variante de l'inséparation. Elle parle de « siamoiserie » entre sa mère et elle. Sa capacité de bien énoncer les choses nous permet de saisir que même si elle hait sa mère et souhaite s'en détacher, quand cela semble pouvoir se réaliser, elle angoisse. Elles sont l'objet l'une de l'autre. La distanciation n'est pas et ne sera pas évidente. J'en prends pour preuve le commentaire de nos collègues : « *Plus elle s'attache, plus elle est disqualifiante* ». Autrement dit, l'autre qui lui fait place peut difficilement être considéré comme autre chose que la source d'une confrontation de son être à cette dérangeante altérité.

Victoire se perd dans un flot de manifestations d'émotions qui ne fait que voiler son angoisse massive. Victoire se dit victime, ce qui est une nomination de l'être haï. Elle s'en défend par des manœuvres tout aussi haineuses (accusation, dénonciation, etc.). Et cela se passe sur fond d'appels maladroits pour trouver une place auprès de l'autre. « Si **ça** vous insulte encore… » formule l'intervenante. Cet usage étonnant du pronom démonstratif « ça » qui logiquement renvoie à une chose précise prend ici valeur d'un au-delà des autres patients. Bel effet de séparation, d'assèchement de la haine sans production d'angoisse.

<u>L'absence d'amour est loin d'être toujours nouée à la haine de l'autre.</u>

Le plus souvent, ce que nous avons constaté sous le voile de la tristesse, c'est la haine de soi sous les formes du ravalement, de l'identification à l'objet chu, au déchet.

Ainsi **Saturne**, suite à une simple demande anodine, « où dois-je déposer ce carton ? » que lui adresse le déménageur, glisse dans la perplexité. Elle évite ainsi l'angoisse pour tomber dans la certitude de n'être rien pour l'autre, fixée en position de « chose » de la mère. La tristesse voile ici la haine de soi.

Efdéka attend toujours autre chose venant de sa mère que cette parole énigmatique. Je cite : « *Elle m'a dit que mon corps ne vivait plus à l'intérieur de moi* ». D'une part, elle en subit l'impact quand elle dit : « *je ne suis rien qu'un tas de terre qu'on piétine* ». Mais d'autre part, « une tension insupportable envahit son corps » générant de l'angoisse. Et cela donne lieu à des mutilations, à la nécessité

pour Efdéka de faire des trous dans son corps. C'est sa façon de traiter cette innommable altérité qui ne peut être prise dans les dires tant attendus ou toujours inopérants.

Stéphane est l'exemple type pour nous enseigner sur la mise en continuité de l'autre et de soi comme localisation de l'insoutenable. Ce sont les propos incohérents de sa copine, mais aussi sa propre image honteuse dans le miroir qui le font passer à l'acte. Agression, mutilation, consommation font série pour éviter l'angoisse d'un manque à être, ici sans appui possible chez l'autre. Il évite ainsi d'être confronté à l'inconsistance de l'Autre qui ne lui a pas fait place, qui ne lui a pas transmis les « codes » comme il dit.

« **M** » identifie la cause de sa dégradation dans le regard haineux de son patron. « Le travail était un cadre pour sa pensée ». Les effets de désordre dans son corps nous indiquent qu'au-delà de la pensée, le travail cadrait son « énergie » entre guillemets pulsionnelle. L'intime altérité prise dans son activité de nettoyage circule désormais comme douleur dans le corps ou vient du dehors : « le moindre coup de vent me fait mal », dit-elle.

Maria arrive dans un centre d'hébergement désespérée de tout, figée dans la certitude d'être en trop. De son passage à l'acte, où elle s'est réellement laissée tomber, elle dit qu'elle voulait mourir pour que tout le monde soit débarrassé d'elle. Elle n'a de place nulle part, parce qu'elle a la certitude d'incarner l'insupportable altérité de ceux qui l'entourent. Cette certitude est accompagnée d'effets dans le corps. A son arrivée, elle avait perdu le goût et l'odorat.

Même si rien n'est garanti pour l'avenir, ces 5 derniers patients (Saturne, Efdéka, Stéphane, M. et Maria) semblent trouver dans le branchement à un nouveau type de partenaire, nos collègues, un certain répit et s'éloignent du pire par des solutions singulières.

<u>Les étrangetés de l'amour en lien avec l'illimité.</u>

Comme nous le remarquerons, ces cas d'amour fou sont toujours intenables et ce d'autant plus quand rien ne peut tempérer la pulsion folle qui dit « encore, encore et encore ».

Florent s'insulte, se traite de merde et s'agresse entre autres parce qu'il est impuissant à stopper son appropriation continue d'objets qui ne lui appartiennent pas. Il se pose comme le fautif, le haïssable par excellence. Cette façon de « consommer l'objet qui ne cesse pas de surgir » révèle son traitement de l'intime altérité. Quand il s'éloigne de cette solution embarrassante et qu'une relation de confiance avec une intervenante s'installe, tempérant quelque peu la figure de l'Autre accusateur qui le ravage, ce lien est vite imprégné de la même logique de l'illimitation pulsionnelle qui prend la forme d'une demande tyrannique. Son investissement démesuré d'une intervenante a même abouti à la collision de sa chaise roulante et de la voiture de l'intervenante, façon folle de coller l'autre.

Kal-El est un homme en colère. Il traite ainsi son angoisse d'être sans repères, manquant d'appui venant de l'Autre. De ce dernier, ce qu'il reçoit c'est avant tout le regard, indice d'une volonté de jouir de lui dont il tente de se défendre par ce qu'il appelle « ses provocations » effrayantes.

L'altérité prend ici la forme du sexuel qui l'envahit continuellement. « Je suis l'esclave des femmes » dit-il, embarrassé par leurs supposées attentes.

L'illimitation caractérise aussi **Gabriella**. C'est la femme de tous les excès. Elle est celle qui manque à ses filles, aux hommes, à l'équipe soignante. Ce mouvement érotomaniaque où elle se situe en place d'exception alterne avec des états de déconnexion radicale dont témoignent le laisser-aller du corps et le mutisme que l'équipe qualifie de déchetisation. Il n'y a plus d'affects, pur débranchement de l'autre et de la pensée. Plus d'amour ni de haine.

Tom est un autre cas dramatique. Il exige la présence continue des intervenants pour tenter de mettre à distance sa certitude qu'on en n'a rien à foutre de lui. « Je m'appelle Tom et je ne suis qu'un con, une merde ».

Chez Florent, Kal-El, Gabriella et Tom, les mots n'ont pas de prise pour leur garantir une place apaisée auprès de l'autre. C'est dans le réel qu'elle doit être fournie par une continuité de contact.

<u>Deux cas atypiques.</u>

Simon, qui a fréquenté un centre de jour, y est arrivé très angoissé parce qu'il avait suspendu la consommation d'alcool qui le protégeait de la confrontation à la réalité. Le monde lui paraît étrange. Il se soutenait dans l'existence du branchement sur son père et son frère. « On faisait tout ensemble », rappelle-t-il. Quand son père décède, il perd celui qui était sa boussole et il choisit la solution des psychotropes. Il est constamment perplexe devant le fonctionnement de chacun. Il reste ainsi dans l'antichambre de l'angoisse. Mais, alcoolisé, il se déchaine et traite à l'occasion les dérèglements angoissants de l'autre en intervenant violemment, haineusement.
La voie du pacte, du mode d'emploi reste périlleuse dès lors que l'altérité ne cesse pas de surgir et le pousse à la violence.

Enfin, **Uzak** disait « ne pas savoir quoi faire ». Serait-ce la passion de l'indifférence comme refuge au regard des tourments de l'amour et de la haine qu'il a connus ? Dans sa série, Lacan ajoutait à l'amour et à la haine, non pas l'indifférence qu'Eric Laurent proposait, mais l'ignorance. Il soulignait par là un « ne rien vouloir savoir » présent dans le transfert. L'ennui chez Uzak est lié à un manque d'objet. « Quoi faire ? » se demande-t-il. Mais ce « quoi faire » est articulé au manque de savoir : « il ne **sait** pas… quoi faire ». Les passions de « l'ignorance » et de « l'indifférence » me semblent opérer comme deux facettes d'une même défense. Un versant renvoie au « trop de pensées dans la tête » et l'autre au repli pour échapper aux débordements pulsionnels.